



ÉLOGE DE M. BERTIN.

EXUPÈRE-JOSEPH BERTIN, Docteur en Médecine, de la Faculté de Paris, Associé-vétérain de l'Académie des Sciences, naquit au Tremblai près d'Autrain, diocèse de Rennes, le 21 Septembre 1712, de François Bertin, Docteur en Médecine, & de Marie Pietre sa seconde femme.

M. Bertin, qui étoit le dernier de sept enfans, perdit son père à l'âge de trois ans, & avec lui l'espérance de l'éducation qu'il eût pu en recevoir; car M. Bertin le père joignoit aux Sciences nécessaires à son état, la connoissance des Langues anciennes & modernes; né avec la passion d'instruire, il avoit formé chez lui une espèce de collège domestique, où il dirigeoit l'éducation de ses enfans, & de plusieurs jeunes gens de la famille que leurs parens lui avoient confiés.

Le jeune Bertin n'héritâ presque de son père que la même ardeur pour l'étude, & le même goût pour instruire les autres. Dès l'âge de neuf ans il fut chargé d'enseigner aux enfans de son âge le catéchisme & les élémens de la Langue latine: outre la petite vanité de jouer le rôle de Maître, vanité d'autant plus excusable dans un enfant, qu'il n'est pas rare de la conserver même étant homme; M. Bertin y trouva l'avantage de bien apprendre le latin: le moyen le plus certain de s'assurer qu'on fait bien une chose, c'est d'essayer si l'on est en état de l'enseigner aux autres.

Le cours de Philologie que M. Bertin fit à Rennes, ne lui procura de connoissances réelles que des notions élémentaires de Géométrie, & quelques saines idées de Physique, qui commençoient dès-lors à percer même dans les Colléges de province, car la vérité triomphe toujours des obstacles que les préjugés & l'intérêt ne se dégoûtent jamais

de lui opposer, satisfaits, s'ils ne peuvent arrêter sa marche, de la retarder du moins, & de s'immoler, en passant, quelques victimes. Ces premières notions, toutes imparfaites qu'elles étoient, suffirent pour développer le goût de M. Bertin, il voulut se livrer à l'étude de la Physique, & en conséquence il prit le parti de se destiner à la Médecine, le seul état que puisse embrasser, sans faire aucun sacrifice, un jeune homme qui veut cultiver les Sciences, & à qui la fortune ne permet pas de garder son indépendance: sa famille résolut de l'envoyer à Paris, mais elle n'étoit pas riche, le défaut d'argent l'obligea de rester un an au Tremblai, & précisément dans l'âge où le désœuvrement est le plus dangereux, où cette année d'oïiveté pouvoit décider du sort de sa vie; il sortit victorieux de cette épreuve, la plus terrible peut-être à laquelle un jeune homme puisse être exposé: il s'étoit procuré l'Anatomie de Verheinen, il l'étudia, la fut bientôt par cœur, & la fut si bien, qu'ayant eu occasion d'assister à l'ouverture d'un cadavre, les gens de l'Art, qu'on avoit appelés, obligés d'avoir recours à ses lumières, furent étonnés de le trouver plus savant qu'eux.

Arrivé à Paris, M. Bertin se logea avec des Étudiants en Médecine & en Chirurgie: séparé d'eux par une simple cloison, leurs conversations souvent bruyantes, & qui n'avoient pas toujours les Sciences pour objet, troubloient sa solitude; il eut recours à son talent pour l'instruction, & s'offrit de leur répéter les leçons qu'ils recevoient ensemble, à condition qu'ils lui laisseroient le temps de se rendre digne d'être leur Maître; cette offre fut acceptée, & il obtint de leur reconnoissance la liberté d'employer à s'instruire, les heures qui lui restoit après les avoir instruits eux-mêmes.

M. Hunauld, de cette Académie, le distingua bien-tôt parmi les Élèves, il fut que M. Bertin étoit Breton comme lui, & devina qu'il devoit un jour faire honneur à leur commune patrie; c'en fut assez pour que M. Bertin trouvât dans M. Hunauld, un ami tendre qui se chargea pour lui du soin de sa réputation & de sa fortune. La plupart des

habitans de nos provinces ne sont que François, mais les habitans de la Bretagne sont restés Bretons; cette province qui, après avoir formé pendant plusieurs siècles un État séparé, n'a été réunie à la France que sous le règne de François I.^{er} a conservé la forme de son ancienne constitution: placée à une extrémité du royaume, elle est moins souvent traversée par les habitans des autres provinces, & se mêle moins avec eux; il ne faut donc pas être étonné que les Bretons aient gardé pour leur pays un véritable patriotisme, distingué de celui qui leur est commun avec les autres François.

M. Bertin fut reçu Docteur en Médecine à Reims en 1737, & à Paris en 1741. On accuse si souvent les Corps d'un attachement aveugle à leurs usages, qu'il ne faut pas laisser échapper l'occasion de leur rendre justice lorsqu'ils sacrifient ces mêmes usages à l'intérêt réel des Sciences & à l'enthousiasme que le mérite doit exciter. La réception de M. Bertin à Reims fut une espèce de fête; la Faculté parut moins lui accorder un grade que s'applaudir de voir sur la liste un nom qui devoit être célèbre. La Faculté de Paris lui confia, lorsqu'il n'étoit encore que simple Bachelier, le soin de présider avec M. Hunauld, aux examens des autres Bacheliers, droit réservé aux Docteurs par l'usage ordinaire. Cependant M. Bertin n'étoit point encore connu par de grands Ouvrages: les Corps qui le traitoient avec de si grandes distinctions n'étoient pas entraînés par la force souvent irrésistible de l'opinion publique, ils ne cédoient qu'à la connoissance qu'ils avoient de ce que M. Bertin devoit être un jour, à leurs lumières & à la justice. Il étoit doué d'une mémoire prodigieuse, d'une ardeur infatigable pour l'étude, d'une constitution qui le rendoit capable d'une application longue & profonde. Ses maîtres, ses confrères, ses disciples, le regardoient comme destiné à se placer au rang des plus grands Anatomistes, & il pouvoit espérer dans la Capitale ces avantages de fortune, cette considération que le mérite mérité à lui-même obtient dans la profession de Médecin

bien plus sûrement que dans aucune autre; mais il étoit né avec une timidité extrême, qui s'effrayoit de tout, & que tous les obstacles rebutoient, il imagina que pour être quelque chose il falloit qu'il se trouvât seul, & il accepta la place de Premier Médecin du Hospodar de Valachie & de Moldavie.

Ces Princes, nourris dans la servitude du Sérail, passent tout-à-coup au rang des Souverains, mais sans cesser d'être esclaves: tyrans avides d'un peuple lâche & féroce, ils le dépouillent pour enrichir les esclaves qui règnent à Constantinople, & dont il leur faut acheter la protection ou craindre la vengeance.

La première lettre que M. Bertin écrivit de cette Cour, respiroit déjà la terreur que les mœurs de ce pays lui inspiroient. « Vous trouverez quelque désordre dans ma lettre, » mandoit-il au Ministre qui lui avoit procuré sa place, mais « il faut me le pardonner, on vient de me forcer d'assister au supplice de mon prédécesseur ». Heureusement pour M. Bertin, l'Hospodar fut rappelé au bout de quelques années, il proposa à son Médecin de le suivre à Constantinople; mais quelque espérance de fortune qu'on lui présentât, M. Bertin ne se sentit pas le courage de braver à la fois les dangers du despotisme & ceux de la peste; il partit pour revenir en France, & traversa heureusement la Hongrie. Arrivé à Vienne il fut présenté à l'Impératrice-Reine par un de ses Médecins, & cette Princesse, alors en guerre avec la France, voulut bien lui accorder une escorte pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Accoutumé à l'anarchie & au brigandage de la domination Ottomane, M. Bertin, qui ignoroit malheureusement la langue de ses gardes, s'imagina qu'ils avoient formé un complot contre sa vie, il s'échappa & alla chercher sa sûreté dans un marais, où il resta longtemps plongé dans l'eau jusqu'au cou: cependant ses gardes le retrouvèrent; on parvint à le rassurer, & il arriva en France, où cette même frayeur machinale devoit l'exposer à de nouveaux malheurs: elle tenoit sans doute à son organisation susceptible de recevoir des impressions violentes & de pourvue de

de la force nécessaire pour y résister, ou les subjuguier. Mais l'éducation avoit peut-être encore augmenté cette foiblesse. Le plus grand bien qu'elle pût procurer à l'homme, seroit sans doute de le mettre à l'abri de toutes les terreurs machinales, de lui apprendre à se servir de sa raison, même au milieu du danger, à juger & jusques à quel point il doit le craindre, & sur-tout quels sont réellement & en eux-mêmes les maux dont il est menacé; alors le courage seroit presque inutile, & ce qu'on auroit à redouter se réduiroit à bien peu de chose. Au contraire, le desir de préserver les enfans des accidens auxquels l'étourderie & l'ignorance les exposent, de les prémunir contre ceux dont la jeunesse les menace, engage trop souvent à accabler leur raison naissante des terreurs de toute espèce que l'imbécillité humaine a pu le créer. On détruit toute leur énergie à force de prendre des précautions pour les empêcher d'en abuser; on empêche leur raison de se former pour les mettre à l'abri de ce qui pourroit l'égarer un jour; & pour préserver leur vie de quelques orages, on les livre à un malheur qui ne finira qu'avec elle.

En 1744, très-peu de temps après son arrivée, M. Bertin fut élu Associé-Anatomiste de l'Académie, sans avoir passé par le grade d'Adjoint, suivant l'usage ordinaire. Il s'étoit fait connoître de cette Compagnie dès 1737 par la description des nerfs récurrents du cœur, par celle de l'anatomose des veines épigastriques & mammaires. Ces objets étoient connus, mais la manière dont il avoit su les présenter, les explications de plusieurs phénomènes importans de l'économie animale qu'il avoit tirées de ses recherches, l'âge de l'Auteur, qui n'étoit que dans sa vingt-cinquième année, donnèrent à ces premiers essais une grande célébrité. Cependant il eut la modestie de ne pas les faire imprimer: & le premier Mémoire qu'il ait publié est une description des reins, Ouvrage précieux par la précision & l'exactitude des détails, par la finesse des vues, & dans lequel il eut le mérite de dire des choses nouvelles sur un sujet que plusieurs Anatomistes du premier ordre avoient traité avant lui.

Hist. 1781.

H

*cheval.
estomac*

En 1746, M. Bertin donna un Mémoire sur l'estomac du cheval; il y prouve que l'impossibilité de vomir qu'on a observée dans les chevaux, n'a pour cause ni la position de leur estomac, ni une espèce de valvule, comme on l'avoit dit, mais un sphincter qui s'oppose à la sortie des alimens: il montre que par la disposition des fibres une partie de ce viscère peut exercer une sorte de trituration sur les substances qu'il contient, & faciliter l'action des sucs digestifs; enfin, que l'estomac du cheval est trop petit pour contenir la quantité d'alimens qu'il reçoit à la fois; que la partie la moins grossière passe dans les intestins avant que la digestion soit terminée, mais qu'elle s'achève dans le colon qu'une disposition particulière rend propre à cette fonction.

M. Bertin annonçoit de plus que la contexture des différens plans de fibres musculaires qui forment l'estomac, étoit à peu - près semblable dans l'homme & le cheval; elle étoit bien différente de ce qu'on avoit cru, & de ce que M. Bertin lui-même avoit enseigné pendant long-temps. « Depuis quinze ans, dit-il, j'avois cru voir & faire voir la » vraie structure de ces organes, mais je m'étois trompé, & » sans le vouloir, j'avois trompé tous ceux qui m'honoroient » assez de leur confiance pour s'en rapporter à mes démonst- » trations, tant il est vrai que nos sens ne nous représentent pas toujours ce qui est en effet, mais ce que nous imaginons ».

M. Bertin ne publia point alors les détails de sa découverte. Rebuté par les objections qu'il avoit essuyées en l'annonçant, il ne voulut la donner que lorsqu'il l'auroit appuyée sur un plus grand nombre de preuves; & l'interruption qu'il fut obligé de mettre dans ses travaux, ne lui en donna point le temps. Mais lorsque long-temps après il retrouva les mêmes idées dans un ouvrage de M. de Haller, alors il crut devoir donner les détails de ses observations, & revendiquer sa découverte. M. de Haller, en lui répondant, n'a pu faire remonter ses premières idées sur cet objet qu'à l'année même où M. Bertin a publié son premier Mémoire, en sorte qu'on ne peut refuser à l'Anatomiste François la gloire de l'in-

vention, & qu'il reste seulement à juger jusqu'à quel point son illustre Confrère mérite de la partager.

Ces premiers Ouvrages de M. Bertin, ont tous le même caractère; on y trouve une érudition exacte & profonde; l'art si important de décrire avec méthode & avec clarté, porté au plus haut degré, une attention scrupuleuse à laquelle les plus petits détails ne peuvent échapper, une adresse singulière dans les moyens de forcer les parties qui paroissent les plus imperceptibles, à découvrir & à laisser voir les secrets de leur organisation, des vues grandes, mais toujours sages, & qui ne s'étendent jamais au-delà de ce qu'il est possible de savoir & de prouver. Il eût voulu bannir les conjectures de la Physiologie, attribuer seulement aux différentes parties les usages que leur construction même force de reconnoître, & non ceux auxquels les raisonneurs, qui jugent trop souvent de la sagesse de la Nature par la leur, imaginent qu'elle auroit bien fait de les destiner. Peut-être en effet les Sciences sont-elles assez avancées pour que nous ayons enfin la sagesse ou l'orgueil de nous contenter de nos richesses réelles, sans chercher à faire parade de richesses imaginaires.

Nous voici parvenus à l'époque où une maladie cruelle vint interrompre le cours d'une vie qui sembloit ne devoir être remplie que par des travaux utiles & une gloire méritée. Épuisé par des excès de travail qui lui avoient ravi le sommeil, tourmenté par des querelles littéraires, troublé par des chagrins domestiques, M. Bertin fut exposé à des menaces de violences de la part d'un homme qui ne lui devoit que de la reconnoissance : son organisation, sur laquelle l'inquiétude & la frayeur avoient tant de pouvoir, ne put résister à de si grandes secousses. Un accès de délire fut le premier symptôme de cette maladie; M. Bertin l'avoit pressenti, & avoit appelé M. de Lépine son Confrère, sachant qu'il avoit besoin de ses conseils comme Médecin, & des consolations de son amitié; mais lorsque M. de Lépine arriva, il n'étoit plus temps, il trouva M. Bertin agité par la crainte d'assassins dont il se croyoit poursuivi, & entouré d'armées

de toute espèce; plusieurs de ses amis enfermés dans sa chambre n'avoient point la liberté de sortir, & il n'ouvrit la porte à M. de Lépine qu'avec les plus grandes précautions. Cet état dura jusqu'au lendemain qu'il parut se calmer, mais se croyant toujours poursuivi, il s'échappa, quoique gardé à vue, & se jeta par une fenêtre, heureusement son habit s'accrocha à une perche, il resta suspendu, & sa chute ne fut accompagnée d'aucune blessure. Dès ce moment sa maladie changea de caractère, une léthargie de trois jours succéda au seul accès de délire bien caractérisé qu'il ait éprouvé; après ce temps un réveil de quelques minutes, pendant lequel il parut avoir toute sa raison, fut suivi d'une nouvelle léthargie qui dura quatre jours; ni les remèdes, ni les excitatifs ne pouvoient le tirer de cet état, à peine étoit-il possible de lui faire avaler quelques gouttes d'eau; ses membres étoient mous & flexibles; les mouvemens des artères étoient insensibles; un battement de cœur qu'on avoit peine à saisir, une respiration lente & presque imperceptible, étoient les seuls symptômes de vie qui lui restassent: à son réveil il paroissoit calme, causoit avec ses amis, mangeoit avec plaisir le dîner qu'on avoit soin de lui tenir prêt, car la régularité de ses accès permettoit cette précaution, & après environ une demi-heure il retomboit en léthargie.

Néanmoins dans cet état de mort apparente, d'insensibilité presque totale, ni ses sens, ni son esprit ne participoient à son assoupissement; un jour en s'éveillant il refusa le dîner qu'on lui avoit préparé, & demanda du poisson, comme on craignoit que le retour de son sommeil ne le surprît, on lui objecta la difficulté d'en avoir. *Est-ce que je ne sais pas,* répondit-il, *qu'il est Vendredi & qu'il n'est qu'onze heures!* & il ne se trompoit pas. Ce phénomène n'est extraordinaire que par la suite d'idées qu'il semble indiquer; on a vu souvent des malades à l'agonie conserver au milieu des léthargies les plus profondes, la faculté de voir & d'entendre, & cette observation bien constatée, impose à ceux qui entourent un mourant, le devoir de veiller rigoureusement sur leurs discours,

sur leurs gestes même, & de songer combien un mot qu'on croit que le mourant ne peut entendre, un mouvement qu'on croit qu'il ne peut apercevoir, peuvent quelquefois accélérer ou empoisonner les derniers instans.

Tandis que M. Bertin étoit plongé dans cette léthargie, son ame étoit en proie aux plus horribles agitations : né avec une conscience très-timorée, il veilloit avec sévérité & avec scrupule sur lui-même, & cherchoit, quels que fussent les objets qu'il étoit obligé de décrire, ou les phénomènes qu'il falloit exposer dans ses leçons, à ne point donner atteinte à cette pureté d'imagination, qu'on prétend que certains Casuistes ont su conserver dans des circonstances non moins difficiles ; néanmoins pendant sa léthargie son imagination se remplissoit sans cesse de ces mêmes images, qu'il n'avoit plus la force de repousser, il se consumoit en vains efforts pour les éloigner de lui, & c'étoit au milieu de ce combat pénible qu'il se réveilloit ; mais alors son ame affoiblie se reprochoit ses songes comme des crimes, il croyoit qu'ils devoient le rendre l'objet de l'horreur & du mépris de tous ceux qu'il aimoit ou qu'il respectoit le plus, il passoit une partie de l'intervalle de son sommeil à leur écrire pour leur demander pardon, pour implorer leur pitié ; rien dans ces lettres ne montre aucun désordre dans les idées, aucun affoiblissement dans la raison, & l'on n'y voit que l'excès du malheur.

Ses accès, après avoir augmenté jusqu'à durer une semaine entière, commencèrent à diminuer au bout de quelques mois ; il avoit chaque jour plusieurs heures d'intervalles. A cette époque, les accès étoient réglés au point qu'il pouvoit aller dîner chez ses amis & revenir chez lui attendre son accès : enfin ils devinrent moins longs, & lorsqu'ils ne furent plus que de quelques heures, un peu plus d'un an après le commencement de sa maladie, ses Médecins jugèrent qu'un voyage en Bretagne, dans sa famille, pourroit lui être utile ; il partit, & ce ne fut qu'en 1750, après environ trois ans de maladie, que tous les symptômes disparurent.

Pendant les derniers mois de son séjour à Paris, il ne lui

restoit dans les intervalles de son sommeil léthargique, que de la foiblesse, une tristesse profonde, & quelques singularités dans la conduite & dans ses discours, singularités qui ne venoient d'aucun désordre, & n'étoient que la suite de la foiblesse. Il n'avoit pas la force de résister à ses premiers mouvemens, de taire ses premières pensées, & de revenir sur ses premières idées, pour leur donner, aux yeux des autres, de l'ordre & de la liaison. Son ame étoit calme, il sentoit vivement tout ce qu'il devoit de reconnoissance aux soins de ses amis, & sur-tout à la patience, au zèle avec lequel, pendant une année entière, M. de Lépine s'étoit montré le conseil, le consolateur ou plutôt le père de son malheureux ami; c'étoit le titre que M. Bertin lui donnoit, & qu'il n'a jamais cessé de lui donner depuis.

C'est d'après ce savant & respectable Médecin qui suivit M. Bertin dans toute sa maladie, d'après les propres lettres de M. Bertin lui-même, que nous avons tracé ce tableau, & nous n'avons cru devoir rien dissimuler. Lorsque des malheurs si peu mérités, affligent un homme digne d'estime & de respect; lorsqu'à côté du tableau de ces misères auxquelles l'humanité est condamnée, on peut placer des talens & des vertus, ces malheurs ne peuvent plus être que touchans, & celui qui les éprouve n'en peut devenir que plus intéressant & plus respectable.

Ainsi ni des talens supérieurs, ni des connoissances profondes, ni la justesse naturelle de l'esprit fortifiée par l'habitude, ni un cœur droit & libre de toute passion violente, ni la vie la plus régulière & la plus sage, ne peuvent préserver celui dont les talens eussent excité l'admiration & l'envie, de devenir en un instant un objet de pitié. Si un homme qui a réfléchi, pouvoit être tenté de s'enorgueillir de quelque chose, combien un pareil exemple seroit propre à le rendre à lui-même, & à lui montrer que les avantages les plus réels, les plus personnels, ne sont pas plus assurés que ceux dont la plus frivole vanité peut s'honorer; que les dons de la Nature sont aussi fragiles que ceux de la

fortune ; qu'on peut, sans cesser d'être soi-même, cesser d'être tout ce qu'on étoit ; & qu'il ne faut qu'un dérangement insensible dans quelques organes, pour enlever en un instant à un homme supérieur, ce qui le distingue même des êtres les plus inférieurs au commun des hommes !

Mais un instant aussi peut tout réparer : à peine M. Bertin eut-il été délivré de sa maladie, que son esprit reprit toutes ses forces ; rien de ce qu'il avoit su, n'étoit oublié, les détails immenses de l'Anatomie, le nom des Auteurs qu'il avoit lûs, leurs découvertes, leurs erreurs, sa mémoire retrouva tout dans le même ordre & à la même place ; la même sagacité pour saisir les objets, la même marche dans les idées, la même manière de les exposer, tout lui fut rendu ; & il sembloit que sa maladie n'eût fait que retrancher quelques années de sa vie.

Qu'il nous soit permis de faire observer ici une ressemblance frappante entre la maladie de M. Bertin & celle de l'infortuné Charles VI : elle fut également préparée par des chagrins, & causée par la terreur ; elle commença de même par un accès de délire, suivie d'une longue & profonde léthargie ; & ce Prince en sortoit de même pour reprendre sa tranquillité, sa raison, sans aucun reste de son premier état que de la mélancolie & de la foiblesse. Ainsi la France eût vraisemblablement évité les malheurs auxquels l'exposèrent les rechutes de Charles VI, si ce Prince infortuné eût trouvé dans sa famille les mêmes soins que M. Bertin a trouvés parmi des Étrangers ; mais il étoit entouré de proches plus occupés de profiter de ses malheurs, que de chercher à les réparer ; & c'est une de ces circonstances de la vie humaine plus communes qu'on ne croit, où la grandeur & la puissance ne sont qu'un malheur de plus.

Le premier Mémoire que M. Bertin ait donné après sa maladie, a pour objet la circulation du sang dans le foie du fœtus : il continua ce travail dans deux autres Mémoires ; & peut-être aucun de ses Ouvrages ne renferme de preuves moins équivoques d'un véritable talent. Le sang destiné au

foetus, passe du placenta dans la veine ombilicale; cette veine fournit d'abord au foie plusieurs rameaux, & ces rameaux sont les seules veines qui, à cette époque, circulent dans le lobe gauche & dans une partie du lobe droit de ce viscère: ensuite après un trajet assez court, la veine ombilicale se partage en deux grosses branches, l'une est terminée par un canal plus étroit qu'on nomme le *canal veineux*, & qui, s'abouchant avec le tronc ou avec quelques-unes des branches de la veine-cave, porte au cœur une partie du sang que le foetus reçoit du placenta. La seconde branche de la veine ombilicale s'unit à la veine-porte, & forme avec elle une espèce de confluent qui se partage ensuite en différentes branches; & c'est de-là que partent les vaisseaux qui nourrissent le reste du lobe droit du foie. De ces différentes branches, les unes, après plusieurs subdivisions, s'unissent avec les branches de la veine-cave, nommées *veines hépatiques*, par des anastomoses sensibles dont l'existence méconnue ou niée par la plupart des Anatomistes, a été constatée par M. Bertin: les autres se joignent aux mêmes veines, par des anastomoses insensibles à travers les grains glanduleux dont la substance du foie est composée. Cette double espèce de communication subsiste dans l'adulte; & c'est par cette raison que, suivant M. Bertin, l'obstruction si fréquente des grains glanduleux du foie, n'est pas un obstacle insurmontable à la circulation & à la vie.

Au moment où l'enfant est séparé de la mère, la veine ombilicale ne peut plus porter le sang, mais alors celui de la veine-porte se partage; une partie suit la route qui lui étoit commune avec le sang fourni par la veine ombilicale; le reste sert à remplir celle des branches de cette veine qui conduisoit le sang au confluent de la veine ombilicale & de la veine-porte, & la parcourant dans un sens contraire, parce que le sang du placenta ne lui oppose plus de résistance, il va remplir celles des veines du foie, qui dans le foetus ne recevoient que le sang de la veine ombilicale. Par cette révolution, le sang fourni par la veine-porte, parcourt alors
toute

toute la substance du foie, tandis que dans le fœtus il ne parcourait qu'une partie du lobe droit. Le canal veineux, le reste de la veine ombilicale inutile à cette nouvelle distribution du sang, s'oblitérent peu-à-peu. Les forces qui poussaient le sang dans la veine-porte du fœtus, n'eussent pas été suffisantes pour ces nouvelles fonctions; mais l'enfant respire, & le mouvement de la respiration produit dans les muscles de l'abdomen une contraction qui les fait presser sur la veine-porte & accélère le mouvement du sang.

L'effet de la respiration sur les veines du foie a fourni à M. Bertin le sujet d'un autre Mémoire, il y montre que pendant l'inspiration naturelle, la pression exercée sur les veines hépatiques fait gonfler les veines jugulaires, les deux veines-caves & leur sinus; que ce gonflement cesse dans l'expiration naturelle, tandis que dans l'inspiration & l'expiration forcées le gonflement a lieu également; & il tire de ces observations des conséquences importantes pour la Physiologie & pour l'usage de la Médecine. Par exemple, c'est à cet effet qu'il attribue l'utilité de tous les exercices qui augmentent l'action des muscles du bas-ventre sur le foie, & qui par-là y raniment la circulation languissante, tandis qu'au contraire les purgatifs qui diminuent l'action des muscles ou des viscères sur les vaisseaux du foie, doivent dégager la tête & la rendre plus libre.

En 1766, M. Bertin donna un Mémoire sur la comparaison des glandes lacrymales & des conduits destinés à recevoir les larmes dans l'homme & dans les animaux. Il trouve que dans un grand nombre d'espèces les points & les conduits lacrymaux n'existent point, & qu'une ouverture du sac nasal remplit les fonctions de ces organes. Cette construction plus simple est plus avantageuse sur-tout pour les animaux dont les yeux sont plus exposés à l'effet de la poussière: ils sont moins sujets aux fistules lacrymales. Ce n'est point ici le seul cas où l'examen des animaux nous ait prouvé que parmi les moyens qui ne sont point contraires aux loix de la Nature, elle n'a pas toujours choisi en faveur de notre espèce ceux

qui semblent les plus simples & les plus avantageux , comme si elle eût voulu par-là donner à l'homme une leçon de modestie. Nous n'avons parlé ici que d'une partie des Mémoires que M. Bertin a envoyés à l'Académie. Quoiqu'il eût été fait Affocié-vétéran dès 1748 , & qu'il pût se plaindre qu'on eût jugé trop tôt sa maladie incurable , il ne s'est jamais cru dispensé de faire hommage de ses travaux à la Compagnie qui l'avoit adopté d'une manière si honorable , & il a sacrifié sans peine tout autre sentiment à celui du respect & de la reconnoissance. On voit dans tous ses Ouvrages cet amour de la vérité , la plus noble passion qui puisse animer un vrai Savant , le seul sentiment par lequel il soit réellement élevé au-dessus du commun des hommes qui ne peuvent l'éprouver au même degré , & dont un grand nombre est même condamné à ne pas le concevoir. Il défendoit les découvertes d'autrui contre ceux qu'il soupçonnoit de vouloir les usurper ou les nier , avec le même zèle qu'il eût défendu ses propres intérêts. Il cherchoit avec soin dans les Ouvrages de ceux qui l'avoient précédé , jusqu'au plus petites traces des découvertes que lui-même avoit développées ; il craignoit jusqu'au scrupule de leur faire la moindre injustice , & par-là il a mérité qu'on lui pardonnât la chaleur peut-être trop grande avec laquelle il a quelquefois défendu ses droits lorsqu'il les croyoit fondés. Isolé , n'ayant d'autre appui que lui-même , frappé d'un événement qui avoit suspendu longtemps ses travaux & différé la publication de ses recherches , craignant que le souvenir de ce malheur n'affoiblît l'estime qu'il croyoit mériter , pourroit-on lui reprocher une délicatesse trop grande ? Il sentoit toujours , pour ainsi dire , le besoin qu'il avoit de prouver qu'il étoit redevenu ce qu'il avoit été . On voit qu'il cherchoit moins à se faire valoir qu'à se justifier d'un soupçon qu'il craignoit toujours de ne pouvoir détruire assez complètement ; & plusieurs traits de ses ouvrages qui dans un autre auroient prouvé un amour-propre trop petit ou trop délicat , ne prouvoient chez lui que le sentiment douloureux dont il ne pouvoit se délivrer .

Dans ses Ouvrages, il se livre à une critique souvent un peu sévère de ceux des autres; mais cette critique est toujours dictée par l'impartialité & par l'amour du vrai; on voit que les grands noms ne lui en imposent point, il combat quelquefois Morgagni en le respectant, & Haller en l'estimant; il savoit sans doute que l'opinion publique ne plaçoit pas son nom à côté des leurs, mais il sentoit qu'il étoit digne de les combattre, & il avoit droit de croire que sans les malheurs qui avoient dérangé le cours de sa vie, s'il eût pu, comme eux, employer tout son temps & toutes ses forces, il eût mérité d'être leur rival.

M. Bertin avoit formé le plan d'un Cours complet d'Anatomie, sa maladie en interrompit l'exécution, mais il reprit son travail lorsqu'il eut recouvré ses forces, & dès 1754, il publia l'Ostéologie, qui devoit en former la première partie: cet Ouvrage est regardé comme un des meilleurs Traités d'Anatomie, par l'ordre qui y règne, par la précision & l'exactitude avec lesquelles chaque partie est décrite, par l'exposition détaillée & complète de beaucoup d'objets peu connus, par les observations neuves que l'Auteur y a semées, par le soin avec lequel il a décrit non-seulement chaque os en particulier, mais les différens assemblages osseux qui en résultent, leur organisation, leurs cavités, & le rapport des os avec les différentes parties qui s'y attachent ou qui les traversent.

Il avoit présenté à l'Académie, il y a plusieurs années, la seconde partie de son Cours, qui renfermoit la description des artères; & on a trouvé dans ses Papiers, les matériaux de quelques autres Traités.

M. Bertin s'étoit retiré à Gahard près de Rennes, dans un bien dont la culture lui servoit de délassement: il s'étoit marié, & avoit choisi une femme beaucoup plus jeune que lui, & à laquelle cependant il a eu le malheur de survivre, elle mourut à vingt-cinq ans, en 1773, & lui a laissé quatre enfans, dont l'éducation a été pour lui une nouvelle occupation douce, consolante, la seule qui pût répandre quelques

plaisirs sur ses derniers jours, & porter la douceur & la paix dans cette ame agitée par tant d'orages, & déchirée par tant de malheurs : aussi la seule singularité qu'on ait pu observer dans sa vie privée, étoit l'excès auquel il portoit la sollicitude paternelle, le scrupule avec lequel il remplissoit toutes les fonctions d'un père de famille; les Sciences, la gloire, les conventions sociales, tout étoit sacrifié à ce premier devoir; il sembloit que ses malheurs, en l'obligeant de se séparer de la société, l'eussent rapproché de la Nature, & lui eussent donné le droit d'en écouter les sentimens sans partage, & de s'y livrer tout entier.

Sa réputation lui avoit attiré la confiance de sa province, on le consultoit dans ces maladies rares & extraordinaires pour lesquelles les Charlatans n'ont pu faire accroire que la connoissance de l'Anatomie fût inutile; souvent les réponses de M. Bertin, étoient une description anatomique complète de la partie qui étoit le siège de la maladie, description où l'on trouvoit des remarques utiles & nouvelles; se défiant de lui-même, il craignoit toujours de n'en pas faire assez, & faisoit toujours beaucoup plus qu'on eût cru pouvoir exiger.

Jamais son ame ne put reprendre cette force qui permet de voir le danger tel qu'il est, & qui suffit pour ne plus le craindre; on le vit, lors de la descente des Anglois à Saint-Cast, songer à quitter sa maison, & à prendre la fuite, parce qu'il se souvenoit d'avoir porté quelques mois le titre de Médecin du Prince Édouard: il s'exagéroit les inconvéniens des plus petites affaires, il portoit la même inquiétude sur sa santé: on sent par les efforts même qu'il fait pour se rassurer, combien il avoit besoin de l'être; & l'on ne peut s'empêcher de le plaindre lorsqu'on le voit, dans un de ses Mémoires, se féliciter de la découverte de l'anastomose de quelques vaisseaux du foie, comme d'une vérité consolante, & propre, dit-il, à rassurer les gens de Lettres sur-tout, contre la crainte des effets que produit l'engorgement de ce viscère. Il avoit naturellement une ame douce & capable d'attachement, un caractère franc & ouvert; mais ces

qualités étoient quelquefois ternies par une défiance inquiète qui n'avoit pour principe que cette fatale disposition à tout craindre, première cause de tous ses malheurs; avec des talens qui attirent la considération, avec cet amour de l'étude qui empêche de sentir le poids du temps, & en remplit l'espace de plaisirs que l'habitude n'émouffe jamais, il ne fut point heureux; les qualités de son ame, la franchise & l'égalité naturelle de son caractère, ses vertus même ne contribuèrent ni à son bonheur, ni à celui de ceux qui l'entouroient, & il ne put mériter que d'être plaint & estimé.

M. Bertin fut attaqué d'une fluxion de poitrine, le 21 Février 1781, le quatrième jour de sa maladie, il se fit saigner, & lorsqu'il eut examiné son sang, il prononça qu'il étoit sans ressource, dès-lors il ne songea plus qu'à se préparer à la mort: il avoit toujours eu une vraie piété, & même dans sa jeunesse, dans le temps où sa passion pour l'étude étoit dans toute son activité, dans l'âge où l'on a le plus le sentiment de ses forces, où l'on est le plus sûr d'obtenir de la gloire, où l'on est si tenté de la confondre avec le bonheur, il fut près de renoncer à tout pour embrasser la vocation religieuse; mais heureusement pour les Sciences il sentit que si le Ciel a marqué dans le Cloître la place de ceux auxquels il n'a donné que de la piété, il soumet à d'autres devoirs ceux qui ont reçu à la fois de la piété & des talens. Le reste de sa vie ne se démentit point, & sa mort fut semblable à sa vie; il répondit avec la plus grande résignation aux prières des Agonisans, mais lorsqu'elles furent finies, il ne put s'empêcher de jeter un dernier regard vers la vie, *si adhuc*, dit-il, en se servant des paroles de Saint Martin, *si adhuc sum necessarius huic populo, non recuso laborem*, & il regardoit ses enfans. La Religion elle-même ne peut désapprouver ce mouvement échappé de l'ame d'un père qui laisse après lui des enfans jeunes, sans appui, presque sans fortune, & déjà condamnés au plus grand des malheurs, à ne plus jouir des soins & des consolations de la tendresse maternelle: le Prêtre qui

l'exhortoit, exigeant une résignation plus entière, ajouta ces paroles du même Saint, *sed tamen fiat voluntas tua, fiat*, dit le mourant, & il expira.

Son désintéressement étoit tel, que malgré l'économie la plus sévère, il n'a pu laisser à ses enfans, privés des secours & des talens d'un si bon Maître, que le foible patrimoine qu'il avoit reçu, augmenté seulement de la gloire qui doit rejaillir sur eux, & de l'intérêt que les malheurs de leur père doivent inspirer.

